

SEPEA
WE du 19-21 septembre 2025
PARIS

Le tiers protecteur et ses complexités

La tiercéité, la groupalité familiale et le travail du négatif

André CAREL

Argument

Nous allons explorer, à la lumière du concept de tiercéité, non envisagé à l'époque, il y a un quart de siècle environ, la thérapie d'une adolescente, associée à des entretiens familiaux. Celle-ci est recluse dans un négativisme farouche ponctué d'éclairs de vitalité psychique, et ce, en réminiscence des traumatismes multiples survenus dans sa petite enfance. Comment comprendre le dysfonctionnement de la tiercéité et son rapport avec le travail du négatif ? Quelles modalités tiercésantes ont-elles pu contribuer à la reprise de la croissance psychique ?

A partir de la thérapie de Virginie, entreprise il y a 25 ans, nous allons explorer la tiercéité en tant que processus en transformation permanente dès le temps des liens premiers. Comme tout processus, la tiercéité oscillerait, selon un gradient entre deux polarités, celle de la croissance, où elle se fait polymorphe et celle de la souffrance, où elle devient monomorphe, voire fétichique. La tiercéité n'est donc pas un outil conceptuel de bonne facture, en soi. Elle est, comme tout processus, en résonance avec les aléas de l'existence.

VIRGINIE est âgée de 16 ans lorsque je fais sa connaissance, elle est l'ainée d'une fratrie de trois enfants. Elle me fait part sobrement de son grand mal-être, de son absence de ressenti, de sa conviction d'être vide, depuis deux ans. Les médicaments, la thérapie antécédente n'ont rien changé. Les parents qui

l'accompagnent parlent d'une maladie psychiatrique de l'adolescence et le mot de schizophrénie a été prononcé. Cependant sa scolarité est normale.

Les parents vivifient notre rencontre en l'historisant. Ils mettent l'accent sur divers évènements de la vie familiale. Les uns sont récents, à savoir le décès de trois grands-parents en 18 mois, qui leur semble avoir coïncidé avec l'arrivée des problèmes de leur fille. Les autres datent de la première enfance de Virginie. Elle est âgée d'un à trois ans quand le père fait une grave dépression associée à des angoisses catastrophiques concernant lui et les siens. Celui-ci précise qu'il ne pouvait s'empêcher de harceler par ses questions son épouse et les enfants, Virginie et Kevin né deux ans après celle-ci : « qu'est-ce que j'ai et pourquoi ? » répétait-il à l'infini, empiétant sur l'espace intime de chacun.

Il ajoute que la première année de vie de Virginie a été ponctuée d'incidents de santé plutôt bénins mais qui ont valu au père cette exclamation : « Si c'est ça l'arrivée d'un enfant alors galère ! »

Virginie écoute ses parents mais cherche surtout à me faire entendre son vécu : elle n'éprouve aucune sensation, émotion ou satisfaction, seulement le vide et le « déjà mort ». Je commence à pressentir, en deçà du négativisme explicite, la vitalité implicite, ce qui éloigne en moi le spectre de la schizophrénie.

Je propose le dispositif suivant, qui sera respecté : suivi psychiatrique par un collègue, psychothérapie avec moi, 1/semaine, et entretiens familiaux 1/6 semaines avec moi. Je leur en explicite les règles. Les parents et les trois enfants y ont leur place. Chacun est invité à s'exprimer à sa manière, dans le respect de l'intimité de l'autre et de soi-même. Le thérapeute y est tenu à la confidentialité concernant la séance individuelle.

Ce dispositif ne sera pas excessif. Pendant deux ans Virginie s'informe sur les maladies les plus graves, hébéphrénie, tumeur cérébrale par exemple et réclame son hospitalisation. Il faut dire que tous les soins paraissent voués à l'échec et que toute embellie en séance est suivie d'une aggravation clinique. Au point que je me surprends à craindre, un beau jour, qu'à spéculer sur la réaction thérapeutique négative, je prends le risque de laisser passer la maladie de la vache folle ! Dans ce long tunnel obscur je garde, malgré tout, l'espoir grâce à trois lucioles qui apportent une faible mais précieuse clarté.

1/ Les séances se résument en une longue litanie de silences accablés et de plaintes auto disqualifiantes. Mais mon attention est bien vite alertée par un fait récurrent. Le regard de Virginie est vif et souriant pendant deux-trois secondes au cours du trajet entre la salle d'attente et le bureau, avant de s'éteindre aussitôt. Le silence, le figement du regard et du langage du corps s'installent

jusqu'à la fin de la séance, jamais manquée. Et pas question, pendant longtemps que je me risque à émettre quelques mots, sinon en moi-même. Je me raconte son intense conflit entre sa vitalité psychique secrète et les forces de sa répression interne. Et je me dis que son préconscient en sait quelque chose.

2/ Virginie m'a confié l'idéogramme chinois du bonheur, recopié d'un dessin dans un magasine de ma salle d'attente. J'entends qu'elle me signifie son espoir de bonheur, du fait de nos rencontres. A condition, me dis-je, que je fasse mienne l'ascèse émotionnelle énoncée dans la trilogie de Bion : « Sans mémoire, sans désir, sans compréhension ». Le « sans » ici vaut mise en latence et non rejet ou déni.

3/ La troisième luciole prend la forme de feuilles de son journal intime dont elle me lit des bribes. Elle me donne ainsi accès à un autre monde, celui de ses conflits et de ses réflexions que je trouve pertinents. Et cela sous l'égide toujours de ma discréction, celle des mots et surtout celle du regard mutuel.

Je me fais l'hypothèse que, via ces « lucioles », à savoir ces modalités minimalistes d'être ensemble en séance, Virginie recherche dans le transfert une tiercéité qui puisse l'aider à se déprendre des intrusions, voire des violations d'intimité que lui imposait autrefois le questionnement harcelant de son père dont la fonction tiercéisante était alors en berne, comme nous le comprendrons plus tard.

En ces débuts de cure, je me sens sous l'empire de l'énigme, au point d'avoir à lutter contre de micros sommeils insstants, en résonance probable avec le silence de plomb de Virginie. Ne serait-ce-pas des interagirs dans le langage du corps contenant une potentialité signifiante ?

Puisque c'est le corps qui parle, je prends le parti, osé à ce stade, de lui parler du corps, comme à un enfant : « Comment tu dors, es-tu reposée au réveil, qu'est ce qui te fais du bien ? ». Mon attention à son moi-corps libère la confidence d'un affect, ici et maintenant. « Je suis désespérée » me dit-elle selon une prosodie dont la sincérité me touche. Je lui réponds aussitôt :« Et moi aussi avec toi » sur un ton d'empathie psychodramatique. Puis, sans doute pour calmer l'échange, j'ajoute une sorte de petit commentaire métapsychologique. « Parfois, on se dit que l'autre ne peut pas comprendre s'il n'éprouve pas lui aussi ce désespoir ». Le « on », « l'autre » sont là pour dire, non pas l'anonymisation, mais la communauté du penser. De plus, ils ouvrent à la

possibilité de la dénégation, « non, pas moi », une forme de reconnaissance qui viserait à faire l'épargne du risque de la répétition des intrusions d'autrefois.

Virginie me répond : « Je me sens comme dans une bulle, seule, sans repère, sans porte de sortie ». Elle amorce ainsi un mouvement réflexif (*je me sens*) et symbolisant (*comme*), pour se raconter. Le négativisme, le « sans » ici en répétition automatique mortifère commence à s'animer, à se théâtraliser.

Je me permets alors de lui formuler une (re)construction. « Je me dis que, toute petite, à l'époque où ton père était très malade dans sa tête, où ta mère était épuisée, tu as dû te sentir désespérée, ce que personne ne percevait puisque tu restais si souriante, alors que c'était pour toi comme la menace de la fin du monde, sans que tu puisses comprendre tout ça ».

Virginie me paraît se réanimer et moi de même.

Qu'en est-il du processus de tiercéité dans cette séquence ? Je dirais qu'il se construit par l'émergence à tâtons, dans la rencontre, de plusieurs opérations psychiques. La reconnaissance de la vitalité sous la déréliction ; la mise en histoire du négativisme, en après-coup des expériences de catastrophe ; la mise en groupe des personnages (et non des personnes) de l'histoire familiale ; les réflexions en position méta ; l'allègement de la culpabilité primaire. Tout cela ébauché et fragile. Comment se représenter le fonctionnement de la tiercéité dans ces opérations psychiques ? A vrai dire la chose est plutôt mystérieuse. Sa première dimension serait de soutenir la réflexivité d'un sujet en détresse, ici Virginie, par la médiation de la qualité de « l'écoute tierce » (F. Guignard) et de la réflexivité, intérieure ou exprimée, d'un autre sujet, ici le thérapeute. La fonction alpha serait-elle une des formes du processus de tiercéité ?

Corrélativement, les **séances familiales** annoncées se mettent en place, réunissant tout d'abord Virginie, son père et sa mère. Chacun me paraît très investi dans ce dispositif analysant qui va contribuer, vaille que vaille, à la reconnaissance des réalités psychiques complexes des sujets et de la groupalité familiale. Virginie reprendra souvent avec moi des fragments d'écrits de son journal intime relatifs aux séances familiales.

Voici quelques matériaux, simplifiés, de telles séances.

Lors de la première séance, Virginie dit chercher à éprouver maintenant des sentiments, comme avant la crise, mais elle n'y parvient pas et surtout elle se met en colère lorsque d'autres prétendent qu'ils la trouvent aller mieux. Les

parents associent alors avec le récit de la période noire, entre les 6 mois de Virginie et ses 3-4 ans. La mère était excédée, épuisée par les plaintes hypochondriaques et par les questions harcelantes de son mari, malgré la psychothérapie de celui-ci. Elle était désespérée au point qu'à la naissance de Kevin, 2 ans après celle de sa sœur, elle s'est sentie, certes heureuse de l'arrivée de ce beau garçon, mais aussi envahie par la pensée que « toute la famille allait mourir ». Puis ils reconnaissent maintenant qu'ils tentaient de dénier la réalité pour protéger Virginie. Par exemple, quand celle-ci s'étonnait et s'inquiétait que son papa s'enferme deux heures durant dans les WC et demandait « Papa est mort ? », sa mère répondait « Non, il réfléchit ». La réflexion était ainsi condensée, voire confusionnée avec la mort. Je comprends alors que le vide et le « déjà mort » actuels de Virginie sont des réminiscences en après-coup des situations traumatisques de la première enfance, et non pas, bien sûr une « schizophrénie ».

Autre exemple, quand la mère pleurait après une dispute conjugale elle expliquait à sa fille qu'elle s'était cognée la tête.

Plus tard, le père raconte qu'il était angoissé pour sa fille au point d'être convaincu que chacun de ses progrès précédait le malheur. La marche à 4 pattes prédit l'impuissance motrice. Ainsi se construit une modalité de la causalité subjective familiale selon laquelle le bonheur cause le malheur.

Pour tenter de conjurer ce maléfice et d'atténuer sa culpabilité, et non pour le plaisir, le père s'efforçait de jouer, « intensément » avec sa fille. En quelque sorte il lui désapprenait à jouer. Winnicott s'en retournait dans sa tombe.

Virginie est très intéressée par ces narratifs qui nourrissent ses écrits puis nos échanges en séance individuelle.

Qu'en est-il du processus tiercéiant dans ce dispositif analysant à double foyer, individuel et groupal-familial, avec le même thérapeute ? Je dirais que la mise en liaison et en résonance des deux espaces, individuel et familial, dans la psyché du même thérapeute, promeut l'historiel de la souffrance, une mythistoire, « il aurait été une fois », modulable à l'infini, là où planait la menace du structurel, « la schizophrénie ou la tumeur-tu meurs ».

D'autre part, la mémété du thérapeute dans les deux espaces, sous condition, on l'a dit, que ce dernier respecte, en séance familiale, la confidentialité de ce qui a eu lieu en séance individuelle, faciliterait le déploiement de la complexité, donc de la tiercéité. Je fais l'hypothèse que cet ensemble participe à la défvescence du confusionnement qui a tant envahi la famille.

Cependant, un tel dispositif inédit a fait l'objet de critiques en moi-même et de la part de collègues qui estimaient que « ce n'était pas, ou plus ou pas encore de la psychanalyse » et donc qu'il y avait là une forme de transgression. D'où la formulation en moi qu'il s'agit d'un dispositif « hors normes antécéduentes », appellation mieux contenante pour mon narcissisme.

Dans ce contexte, je m'interroge, en séance individuelle, sur la sévérité des jugements de Virginie par rapport à elle-même. Et j'introduis le vocable du « petit tyran » pour figurer, psychodramatiser le surmoi-idéal malveillant. « Tyran » pour signifier sa violence, « maffieuse » selon l'expression de H. Rosenfeld, contre la psyché, contre le surmoi-idéal bienveillant. « Petit » pour signifier que je compte bien, en jouant avec l'infantile de ce tyran, déjouer ses prétentions à me rendre complice de ses visées inanitaires.

Virginie parvient alors à exercer fugitivement sa curiosité : « Pourquoi un tel tyran ? » me demande -t-elle. Nous allons avancer par à-coups car elle est tantôt calme tantôt revendicatrice. Elle revient sur cette période de l'enfance où elle percevait, éprouvait, comprenait, était attentive aux autres mais était disqualifiée par les parents par soucis de protéger leur fille, expliquaient-ils. Virginie démentait à son tour la véracité des indices de sa vie psychique jusqu'au vide et au déjà mort. Et maintenant, en après-coup, c'est elle qui s'impose cette contrainte. Pourquoi un tel petit tyran à la Richard III shakespearien en elle ?

Par exemple, quand elle échoue à un devoir c'est bien sûr qu'elle est nulle. Mais si elle réussit c'est grâce au hasard. Son agentivité cognitive est démentie. De plus, l'attention à son égard, y compris de ma part, est le signe prémonitoire de la catastrophe à venir. Elle se sent alors « hors d'elle, » au double sens du mot : en rage et expulsée de soi. Pourquoi ? Par incapacité ? Ou bien n'est-ce pas l'action du petit tyran en soi ? Cette interrogation alterne entre perplexité et démenti. Quand elle dément les petites avancées du travail ici, elle se ressent folle, désespérée, démente, La thérapie n'est-elle pas inutile, du temps perdu ?

Les **séances familiales** vont donner accès à des faits psychiques semblables dans la vie quotidienne. Si quelqu'un dans son entourage relève que Virginie a exprimé de l'entrain, de la gaieté, du plaisir, celle-ci s'insurge farouchement : « Vous n'êtes pas dans mon corps ! ». J'entends qu'elle proteste contre l'identification mutuelle, confusionnée en elle avec la violation d'intimité d'autrefois.

J'associe ainsi ; « Oui, personne n'est dans le corps de l'autre ». J'ajoute que « le langage du corps peut parfois mieux reconnaître les émotions que le langage des mots et qu'il peut y avoir un conflit vif entre les deux ». Ce disant, je veille à ce que mon propos soit entendable par Virginie et par ses parents. C'est là une difficulté inhérente au dispositif groupal familial. Le thérapeute écoute chacun des sujets et leur groupalité et s'exprime dans ces deux registres, comme R. Kaës nous l'a fait comprendre.

En séance individuelle, Virginie peut reprendre de telles réflexions, à condition toujours de les confier tout d'abord à son journal qui devient de plus en plus un personnage et dont elle me lit des passages.

La médiation par le journal me paraît donc occuper une fonction de tiercéisation, dans sa dimension méthodologique. Sa matérialité de papier, son déroulé temporel, la transmission des données au gré du désir de la lectrice, la mise en latence du regard mutuel, concourent à la défervecence des intensités pulsionnelles, libido et destructivité mêlées. Ainsi la réslexivité peut se déployer sur ce terrain de jeu partagé.

Une autre médiation va être acceptée par Virginie, celle de séquences de psycho dramatisation des enjeux de la réminiscence. Je joue le rôle de Virginie petite fille et elle joue le rôle de sa mère.

-Moi Virginie : Maman pourquoi tu pleures ?

-Elle Maman : Je me suis cognée la tête.

Moi : Ce n'est pas vrai, papa et toi vous vous êtes disputés.

Elle : Mais pas du tout.

Moi : Vous ne dites que des mensonges.

Elle sourit, visiblement enchantée.

Moi : Et toi papa, tu fais quoi dans les WC pendant des heures ?

Elle Papa : Je réfléchis.

Moi : Vous me prenez pour une débile et pour une folle ! Quand je serai grande, je vous ferai pareil, vous verrez comment ça fait mal !

Virginie est tout sourire puis aussitôt son visage se ferme. Mais peu après, elle peut reconnaître l'essentiel : « c'est comme si j'arrêtais tout dès que j'éprouve des émotions et après ça fait le vide et la panique ».

Nous travaillons désormais sur une base plus solide. Elle éprouve mais elle réprime l'affect dès son émergence. Il nous faudra beaucoup psychodramatiser en séance pour que Virginie puisse s'approprier ses affects et plus tard ses fantasmes.

Nous connaissons tous la valeur de la psycho dramatisation en dispositif spécifique. J'ajoute qu'elle est possible et précieuse en séance individuelle.

Peut-on considérer qu'une telle séquence de psychodrame, différente du travail associatif habituel, puisse contribuer, de par la singularité du dispositif analysant, à la co construction d'une tiercéité polymorphe. Celle-ci n'est pas déjà là, sur le présentoir de l'atelier, elle advient au fil incertain de la cure.

La curiosité plus ouverte de Virginie et le désir de comprendre des parents nous amènera à explorer des matériaux générationnels **en séance familiale**. Ainsi, Virginie va pleurer très chaleureusement le jour où son père évoque le suicide de son grand-père maternel quand la mère du père avait 12 ans. Virginie s'identifie à celle-ci et au courage dont elle a fait preuve pendant son adolescence. Cette figure familiale est narcissante pour Virginie qui en tire profit pour commencer à mener la vie dure à ses parents, à son frère et sa petite sœur Sandrine, sur le mode sadique. J'y vois un effet pervers de la progression du travail entrepris. Virginie utilise désormais son statut d'ancienne victime, elle exploite la culpabilité des parents pour agir en petit tyran devenu un Richard III shakespearien lequel déclare « que le mal soit mon bien ! ».

Par exemple, elle exige que l'attention soit focalisée sur elle et elle envahit l'espace de parole pendant le repas qui tourne à la violence érotisée.

Nous convenons que c'est le moment de faire participer Kevin et Sandrine à la séance familiale. Le récit que fait chacun de ces scènes de repas conforte mon hypothèse d'une dérive perverse, du fait certes de Virginie mais aussi du fait de l'évitement des parents à exercer une autorité de bon aloi.

Mais je peux aussi me rendre compte que Virginie est émue, peinée silencieusement quand Sandrine exprime sobrement son désarroi et son impuissance.

Cet échange émotionnel ressenti ici et maintenant, contient une grande force de transformation progrédiente ; beaucoup mieux que le simple récit.

Le regard d'empathie de Virginie envers sa sœur m'incite alors à psychodramatiser son conflit intérieur entre son petit tyran qui la pousse à malmenier ses proches et donc elle-même aussi et sa conscience morale qui empathise avec eux et souhaite d'en finir avec ces affrontements.

J'entre alors dans une action psychique que j'appelle une « offre surmoïque », à savoir une offre de surmoi-idéal ferme et bienveillant, là encore selon une prosodie psychodramatique. Je propose que les parents et les enfants passent un contrat : Virginie aurait droit à un temps défini de parole pour elle seule et elle s'engagerait à respecter le bien-être de ses proches. Ce mode d'intervention n'est pas éducatif, contrairement aux apparences. Je le considère comme un mode selon le modèle du processus d'autorité de bon aloi, dans le cadre de l'organisation œdipienne. Est-ce le tiers qui se déplace dans l'espace familial ?

Il va porter ses fruits. L'atmosphère familiale redevient vivable, d'autant plus que les parents peuvent dire non, sans retrait ni rétorsion, aux velléités omnipotentes de Virginie, laquelle s'apaise peu à peu.

Ne peut-on considérer que ce modèle du processus d'autorité qui présentifie l'organisation œdipienne est lui aussi une composante de la tiercéité ?

Sans doute, ce nouveau climat favorise-t-il l'émergence en mots des fantasmes incestuels. Le père, dans une nouvelle **séance familiale** dans laquelle ils sont présents tous les cinq, raconte avoir redouté, autrefois pendant sa maladie, que toute expression d'amour affectueux envers Virginie puisse être un acte incestueux. Et celle-ci de s'écrier, « c'est pareil pour moi maintenant ! ». La prosodie dynamique de l'identification à son père témoigne de sa reconnaissance, plaisir de connaître et gratitude, mêlés.

A défaut de contact en amour affectueux, structuré par l'interdit de l'inceste, le père s'était efforcé de produire des agirs éducatifs « neutralisés », sans affect et donc source de carence émotionnelle.

Il peut dire en outre le versant complémentaire de cette hantise : « j'ai redouté de lâcher mon bébé Kévin par-dessus le balcon ». L'incestuel et le meurtriel enchevêtrés.

L'attention de chacun aux propos du père énoncés avec sobriété eut un effet d'apaisement sur chacun car il mettait des mots sur l'implicite des agirs d'autrefois. L'énigmatique de la souffrance perdit peu à peu de son intensité.

Une objection se fait jour ici. Les propos du père n'ont-ils pas été source d'excitation néotraumatique pour les enfants présents ? Auquel cas ces propos auraient mis à mal la qualité de la tiercéité. Ce ne fut pas mon impression car ils firent l'objets de nombreuses reprises en séance individuelles et familiales.

Virginie prend à s'aventurer dans son monde psychique et son histoire un plaisir de moins en moins dissimulé. Un jour elle m'amène le texte de sa dissertation de philosophie dont le sujet est le suivant : « L'inconscient introduit-il la fatalité dans la vie de l'homme ? ». Merci au professeur de philo ! Je trouve que l'argumentation de Virginie est remarquablement menée. Elle y soutient, entre autres, que l'enfant met en réserve ce qui lui est trop difficile à vivre pour le ressortir plus tard quand il est en âge de comprendre. J'ajoute simplement « et quand il y a quelqu'un pour l'entendre ».

Elle peut maintenant, non sans une certaine honte et surtout par écrit dans son journal, reconnaître ses affects de haine et de rage, ses affects de gratitude et d'amour affectueux envers ses parents.

Mais elle bute encore sur le pourquoi de sa passion du négatif, cette souffrance du déni de la souffrance, sans motif suffisamment pertinent.

Néanmoins elle ne refuse plus vraiment l'hypothèse que j'énonce à nouveau. Elle a dû mettre en place, étant enfant, des défenses pour résister à la débâcle familiale.

Elle me répond aussitôt en souriant : « Oui, résister, c'est vrai, je suis fasciné par ces résistants pendant la seconde guerre mondiale ». Polyphonie de la résistance entre lutte contre l'empire du mal et obstacle au changement progrédient.

Nous en viendrons ensuite à travailler les troubles de la reconnaissance de soi. Elle se plaint de ne pas se reconnaître dans son miroir ni dans le regard de ses amies contrairement à ce qui se passait auparavant. Nous faisons le lien avec la période où ses parents n'étaient guère disponibles pour lui réfléchir la continuité de son identité.

En séance aussi elle doute encore de mon attention et de ma bienveillance, surtout dans le face à face, alors qu'elle peut me faire confiance par la médiation de l'écriture dans son journal.

De tels doutes et l'amour de la résistance ne sont-ils pas des indices de la complexité du processus de tiercéité, lui aussi résistant à notre entendement ?

La thérapie se poursuivit encore longtemps.

André CAREL